

il ne voyait rien de ce qui se passait en moi, et il se tenait à quatre pour ne pas arrêter les passants et leur dire : — Vous voyez bien ce grand et beau garçon-là, il n'a que quinze ans, n'est-ce pas ? eh bien ! c'est déjà un puits de science.

Le second jour de notre arrivée, nous traversions Regent-Street pour nous rendre à Saint-James; je produisais mon effet accoutumé sur tout ce qui m'entourait, la sueur me coulait du front, selon mon habitude, lorsque, à travers le nuage dont la honte couvrait ma vue, je crus, dans une voiture qui venait à nous, reconnaître Jenny : c'était bien la même petite tête blonde et rose, le même teint blanc, le même regard limpide. La vision approchait, il n'y avait plus de doute, c'était elle, c'était Jenny... Je m'arrêtai, ne pouvant plus continuer : il me sembla que tout mon sang s'élançait à mon visage... je tendis les bras vers la voiture, en criant d'une voix étouffée : « Jenny !... Jenny !... » Sans m'entendre, elle m'aperçut, et, me montrant aussitôt à son père, qui était près d'elle : « Ah ! papa, s'écria-t-elle en riant, regarde donc ce petit garçon tout noir comme il est drôle... » Et la voiture passa, entraînée par le galop de deux chevaux magnifiques, emportant ma vision et me laissant le cœur profondément percé de l'effet que j'avais produit sur la jeune fille, qui, sans s'en douter, avait acquis une si grande influence sur ma vie.

Cette rencontre fut le seul événement remarquable qui arriva pendant mes vacances. Le temps fit peu leur durée d'écouler, et le jour vint de repartir pour l'université. Mon père ne manqua pas d'ajouter à mon trousseau le maudit costume noir qui m'avait été si fatal, et je repartis pour continuer cette éducation dont l'auteur de mes jours avait été privé, et sur laquelle il comptait tant pour donner à son fils une considération de laquelle, grâce à son ignorance, il n'avait jamais joui.

Je fus accueilli par mes maîtres avec le même empressement, et par mes camarades avec la même antipathie. Nous retrouvâmes en classe, et, comme d'habitude, à l'heure de la récréation, chacun se précipita dans la cour, moi seul restai courbé sur mon pupitre. À peine la porte fut-elle fermée, que je recommençai à rétablir mon échafaudage; cependant mon cœur battait horriblement. Les vacances de la pension continuée à la nôtre étaient-elles finies ? et, si elles l'étaient, Jenny était-elle revenue ? Je restai quelque temps debout sur ma table, et n'osant monter; enfin je me décidai, j'arrivai au faite de ma pyramide, je jetai les yeux vers le jardin; je respirai, des larmes coulèrent de mes joues; Jenny était au milieu de ses compagnes, elle était revenue; j'avais devant moi dix mois de bonheur.

Cinq ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels mon éducation s'acheva. Je savais le grec comme Homère, et le latin comme Cicéron; je parlais parfaitement le français, l'italien et un peu l'alle-

mand; j'étais de première force en mathématiques et en algèbre. Toutes ces choses réunies, et plus encore mon malheureux caractère, m'avaient déterminé à suivre la carrière du professeur. Le directeur de la pension où j'avais été sept ans m'offrit de m'associer à son entreprise, et, sans l'agrément de mon père, j'acceptai, ne me rendant pas compte au fond du cœur que la véritable cause qui influait sur cette détermination était le désir de continuer de voir Jenny, qui ne m'avait jamais vu, elle, que le jour malencontreux où mon aspect grotesque avait excité son hilarité.

Tous ces projets faits et arrêtés dans ma tête, je partis pour prendre mes dernières vacances d'écolier, ne devant reparaitre dans l'institution qu'avec le titre de maître.

Mais, comme vous dites, vous autres Français, l'homme propose, et Dieu dispose.

— Sommes-nous à la fin du premier chapitre ? interrompis-je.

— Justement, me répondit sir Williams.

— Eh bien ! alors, un verre de punch ; cela vous donnera la force d'aborder les situations terribles que je prévois dans l'avenir.

Sir Williams poussa un soupir et avala un verre de punch.

— J'arrivai à la ferme de mon père avec la résolution bien arrêtée de mettre à exécution le projet que je viens de vous raconter, lorsque deux événements inattendus changèrent complètement l'état de mes affaires : mon pauvre père mourut, et il m'arriva un oncle des Indes.

J'avais très-rarement entendu parler de cet oncle, que tout le monde croyait mort depuis longtemps, et qui arriva justement pour fermer les yeux de son frère. Comme il y avait trente ans que mon père et lui s'étaient quittés, sa douleur ne fut pas grande; quant à moi, j'étais inconsolable. Bien des fois cependant j'avais souffert de l'ignorance de mon père, de la position inférieure qu'il occupait dans la société, et de la mise et des habitudes patriarcales qu'il avait conservées; mais, ce digne vieillard mort, le côté matériel disparut, et, en face de cette ombre si dévouée et si aimante, tout autre souvenir s'effaça. Je me rappelai alors avec une douleur poignante les moindres sujets de peine que je lui avais données, et, chaque fois qu'un nouveau souvenir de ce genre se représentait à ma mémoire, je fondais en larmes. Mon oncle ne comprenait rien à cette douleur exagérée, mais comme, selon lui, elle était l'indice d'un bon cœur, et qu'il n'avait aucun parent au monde, il porta sur moi le peu d'affection qu'il était capable de distraire de la somme d'amour qu'il se réservait pour lui-même. Un jour, que j'étais plus triste encore que d'habitude, il m'offrit de faire avec lui une promenade. Je la suivis machinalement; mais, si préoccupé que je fusse, je le vis cependant prendre la route d'un château distant